

Joannie Touchette

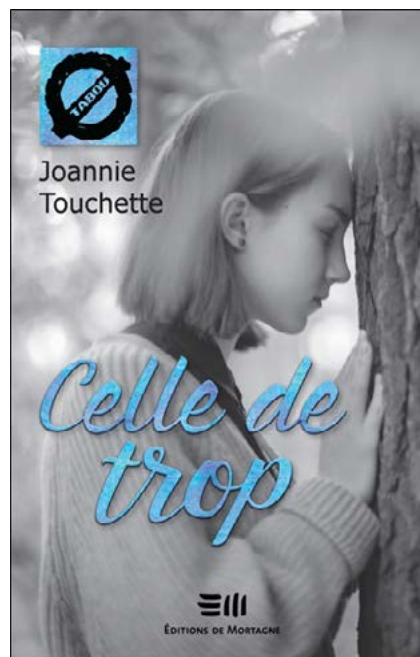
Échec. Failure. Fracaso. Fallimento. Peu importe quelle langue on utilise, le résultat est le même : je n'ai pas réussi ma fin de lycée.

En septembre, je vais devoir recommencer à zéro, tandis que ma jumelle ira à l'université.

On a beau être identiques, ma sœur et moi, un monde nous sépare. Avec ses longs cheveux châtain tressés à la Katniss Everdeen, son cerveau digne de celui d'Einstein et une bonté qui surpasse celle de mère Teresa, Cassiopée Coulombe est la perfection incarnée. Et la préférée de nos parents. C'est simple, elle excelle sur tous les plans, alors que je fais toujours tout foirer. À l'école, à la maison, dans la vie en général... je ne suis qu'une déception sur deux pattes. Éléonore-la-bonne-à-rien. Celle qu'on tolère par dépit, faute d'options. Ouais, ça, je l'ai compris il y a très longtemps.

Grâce à ma chère maman.

L'enfant préféré est un fait réel, plus courant qu'on ne veut le croire. Et, bien qu'il soit humain de s'accorder davantage avec certaines natures et certains types de personnalité ou de caractère, le favoritisme et l'iniquité perçus par les enfants lésés peuvent entraîner de la jalousie, de l'insécurité, une faible estime de soi ainsi qu'un cruel manque de confiance. Des blessures qui, malheureusement, persisteront.



Réf. 70711

Précommande n° : L99147

16/06/2021

12 €

Livre Broché • 392 pages • 14 x 21,5 cm

Collection : « Tabou »

Jeunesse

Jeunesse – 133

Protection de l'enfance

Confiance en soi

Estime de soi

Blessures émotionnelles

La collection n°1 pour les ados au Québec. Ce nouveau Tabou traite du thème douloureux de la préférence dans les familles.

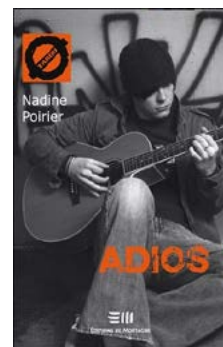
Dans la même collection



Réf. 59136



Réf. 64837



Réf. 59125



Pour mon père.

Un homme fier et droit.

Bon et juste.

*Parfois, ce sont les personnes que l'on imagine
capables de rien qui font des choses que
personne n'aurait imaginées.*

– Citation tirée du film *The Imitation Game*

JUILLET

PROLOGUE

Échec. *Failure. Fracaso. Fallimento.*

Peu importe quelle langue on utilise, le résultat est le même : je n'ai pas réussi ma cinquième secondaire. En septembre, je vais devoir repartir à zéro, recommencer chaque cours, refaire un projet intégrateur digne du kiosque que Judith et Josiane m'ont imposé à la foire du printemps, et j'hériterai peut-être des mêmes profs blasés.

Mais ce n'est pas le pire.

Non, le pire, c'est la réaction de mon père. Dire qu'il n'est pas très content ne rendrait pas justice à son visage rouge de colère... Il est furieux.

— Tu as échoué à toutes tes matières principales, Éléonore ! rage-t-il, vêtu d'un de ses habituels complets marine, mon bulletin chiffonné dans sa grande main de businessman. Tu m'avais assuré que tu te rattraperais ! Là, je ne peux rien faire pour que tu passes, c'est impossible ! Tu vas devoir reprendre

ta dernière année! Qu'est-ce que tu as à dire pour ta défense?

J'attends qu'il revienne vers moi pour répondre. Il n'a pas arrêté de faire les cent pas dans le salon depuis qu'il a ouvert l'enveloppe provenant de la commission scolaire.

— Les maths, le français, l'anglais... c'est trop dur.

Je n'y arriverai jamais. C'est. Trop. Dur.

— Plus de cellulaire ni de jeux vidéo de l'été! Ça t'apprendra à ne pas t'appliquer!

— OK...

Il stoppe et se passe une main sur le visage. Découragé? Déçu? Impossible d'interpréter son geste. Quant à ma mère, assise dans son vieux fauteuil à bascule placé à trois pas de la télé, elle n'a pas bronché depuis que la nouvelle est tombée. Je l'implore en silence de me venir en aide, pour une fois. C'est peine perdue, j'ai rarement droit à un coup d'œil de sa part.

Encore moins à des paroles encourageantes.

— Tu aurais dû m'en parler! poursuit mon père, le regard accusateur.

Quand? Tu passes tout ton temps au bureau.

Il préfère s'investir à fond auprès de ses jeunes entrepreneurs et les guider dans le processus de démarrage d'une entreprise plutôt que de s'intéresser

Celle de trop

à ma vie. La tête basse, je joue avec mon bermuda en priant que notre divan m'engloutisse.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu n'y arriverais pas?!

Même si je l'avais fait, je doute qu'il m'aurait écoutée.

— Je sais pas trop...

— Tu sais pas trop? Seigneur!

Il jette mon bulletin sur le coussin voisin en soupirant, puis se masse les tempes, visiblement en quête d'une solution miracle qui sauverait mes fesses. Une fois de plus.

— Bon. Ça ne sert à rien. Il est trop tard, il faut penser à l'an prochain. Quelqu'un doit t'aider à faire tes travaux et tes devoirs, dès septembre. Peut-être... ta sœur?

Je m'apprête à protester, même s'il réfléchit à voix haute par habitude et non pour me demander mon avis, mais ma mère me bat de vitesse:

— Cassiopée entre au cégep à l'automne, elle doit se concentrer sur ses études.

Ma bouche se referme d'un coup et mes épaules s'affaissent.

Elle a raison. Ma sœur jumelle a été acceptée en soins infirmiers, un programme exigeant. Avec sa moyenne presque parfaite, c'est logique, même

qu'elle pourrait faire ses sciences de la santé pour devenir médecin si elle le voulait ! Dire qu'elle est née seulement trois minutes vingt-sept secondes avant moi... J'ai plutôt l'impression que des années-lumière nous séparent.

Tout ce qu'elle touche se transforme en or, alors que je fais toujours tout foirer. Cass a le cerveau d'Einstein, la bonté de mère Teresa et l'aura de Kate Middleton : tout le monde l'adore et l'envie. Moi la première. Pas moyen de la détester même si tout lui réussit.

— Peut-être... qu'on pourrait engager un tuteur quelques soirs par semaine ? continue mon père, qui a repris son va-et-vient dans le salon.

— Les vendredis, je ne peux pas la surveiller, lui rappelle sans gêne ma mère. Je passe la soirée au bingo avec Colette.

Bingo : nom de code pour « séance de machine à sous au bar-casino du coin ». Colette : nom de code pour « téquila, Heineken ». Mon père réagit à peine à son pieux mensonge.

— J'ai souvent des réunions qui s'étirent les mardis et mercredis...

Ou tous les soirs, point.

C'est rare qu'il rentre à la maison avant vingt et une heures. Aujourd'hui fait exception. C'est un *workaholic*. En secret, je l'appelle : André-le-courant-d'air... S'il ne laissait pas de traces de son passage : lunette des toilettes relevée, tasse à café sale sur le

Celle de trop

comptoir ou lumières allumées, on pourrait croire qu'il n'habite même pas ici. Mais il semblerait que son absence n'affecte que moi...

— Il reste donc les lundis et les jeudis... Deux soirs, c'est parfait. Éléonore ?

Entendre mon nom me ramène au présent.

Mon père m'observe comme s'il ne comprenait pas mon problème ni ce qui se passe dans ma tête. Je déteste ça. Je sais qu'il se demande pourquoi je rate tout quand Cassiopée réussit haut la main. Nous sommes jumelles identiques, nous devrions être au même niveau.

Qu'est-ce qui cloche chez moi ?

— Pas la peine d'écouter son avis, elle n'arrive jamais à se décider.

Ma tête pivote vers ma mère, qui vient d'émettre son commentaire sans lâcher la télé des yeux. Une reprise des *Feux de l'amour* ou de *Top modèles* y joue. Du plus loin que je me souvienne, ces *soaps* américains m'ont toujours volé son attention. J'ai souvent espéré me transformer en un de ces personnages élancés au visage sans défaut juste pour capter son intérêt plus longuement.

— Je suis rentrée ! crie Cass en claquant la porte. Mais pas pour longtemps !

— Cassiopée, fait doucement ma mère en se détournant de son écran pour apercevoir ma sœur qui

file à sa chambre par le couloir. Quelle bonne action as-tu accomplie, ce matin ?

— Me lever avant midi, maman ! C'est l'été, j'ai quelques jours de congé, tu le sais !

Ma mère marmonne des trucs avant de retourner à son émission :

— ... tant que tu ne prends pas exemple sur ta sœur... Une, c'est déjà assez...

Je sens mes larmes monter, mais je les retiens. Mon père s'éclaircit la gorge, sûrement pour briser le malaise.

— Deux soirs, ça va, papa, dis-je d'un ton qui se veut égal.

Je peux le faire. Enfin, je l'espère.

— C'est décidé, alors. Je vais en parler à Robert, je crois que son fils...

Je n'écoute pas la suite. Je quitte la pièce sans m'excuser.

Dans le couloir, je croise ma sœur qui jaillit de sa chambre, occupée à tresser ses longs cheveux châtain à la Katniss Everdeen.

— Hé, Élé ? Ça va ? Tu es pâle.

Je hoche la tête pour éviter de me mettre à pleurer devant elle. La dernière chose dont j'ai besoin, c'est sa pitié. Ou devenir sa BA de la journée : son cas à régler.

Celle de trop

— OK..., répond-elle en roulant ses yeux caramel plus chaleureux que les miens. Ça te dit de sortir? De prendre un peu de soleil, de voir du monde? Mat vient me chercher dans dix minutes et on s'en va à la plage avec ses copains.

— Non, je ramasse mes affaires et je vais visiter papi.

Même mort, il surpasse de loin tous les vivants de cette maison.

— Tu sais, ce n'est pas au cimetière que tu vas te faire des amis. Ou un chum.

Je continue mon chemin jusqu'à ma chambre, au bout du couloir. Ma sœur me suit. Je la maudis en silence et tente de reprendre le contrôle de mes émotions.

— J'ai... jamais dit que je me cherchais l'un ou l'autre, Cass.

— Euh, allô! Tu n'as pas besoin de le dire. On est jumelles, je te rappelle. Un lien spécial nous unit, et je sais très bien ce qu'il te faut: un gars. Beau, sexy, doux et attentionné.

Je laisse échapper un rire las en fourrant mes trucs dans mon sac. En plus de tout le reste, Cass est une grande romantique. Je me demande d'où ça sort. Mes parents sont loin de l'être l'un envers l'autre et son Mathieu est un crétin égocentrique jusqu'à la moelle. Son style et sa belle gueule ne m'ont jamais dupée.

Sans parler de sa façon de m'examiner comme un loup affamé... Ça fait peur!

— Allez, viens, me supplie-t-elle en se jetant sur mon lit défait. Je pourrais te présenter à Olivier et Anthony, je crois qu'ils sont célibataires.

— Raison de plus pour pas t'accompagner.

Elle rate de peu ma tête avec l'oreiller, qui s'écrase contre la porte et glisse au sol.

— Ne sois pas bébé, ils sont corrects. Et tu as dix-sept ans, c'est l'âge idéal pour faire de nouvelles rencontres. Pas pour passer tes soirées avec un vieux mort.

Mon regard noir ne l'impressionne pas. Elle replace sa jupe fleurie.

Je déteste quand elle parle de papi comme ça. J'ai l'impression qu'elle salit sa mémoire. Il n'a peut-être rien représenté à ses yeux, mais c'est la personne la plus importante pour moi. Il m'a tout appris: le jardinage, les légumes, les mauvaises herbes. Le sens de la vie. Même si sa mort remonte à l'été passé, j'ai encore du mal à me faire à l'idée qu'il est parti. Que, du jour au lendemain, un anévrisme au cerveau me l'a arraché. Quelle injustice...

— C'est mon meilleur ami..., murmuré-je.

— Ton seul ami, Élé. Rien ne t'empêche de t'en faire de nouveaux, maintenant.

Je secoue déjà la tête en passant mon sac à dos.

Celle de trop

— Pas nécessaire. Je suis bien avec papi.

Et le mystérieux « Luke ».

Que j'espionne de la tombe de Jerry, depuis deux semaines... À qui j'invente une personnalité, un caractère et une vie de rêve... bien trop souvent entremêlée à la mienne... Et que j'entrevois parfois comme mon sauveur venu d'un ailleurs lointain.

— Ça, pour le savoir, il faudrait au moins que tu tentes le coup, chuchote Cass, une main sur mon épaule. Je suis certaine que tu plairais à pas mal de gens.

Justement, j'en ai plus qu'assez d'essayer de « plaire ».

Sur un clin d'œil, elle sort de ma chambre et m'abandonne à mon humeur morose.

— J'aimerais juste pouvoir être moi-même... et que ça suffise.

SEPTEMBRE

1

Tout recommencer

La première fois que j'ai aperçu « Luke », c'est le jour de mon bal des finissants. Bal auquel je ne me suis pas présentée. Je n'avais pas atteint les notes de passage. Mais même si un miracle s'était produit dans mon cerveau entre la deuxième et la troisième étape, je n'y serais pas allée. La robe, le maquillage et les talons hauts, ce n'est pas trop mon truc. J'ai cédé et acheté un billet juste parce que ma sœur insistait pour que j'y aille à tout prix. Heureusement, elle n'a jamais pu me trouver un cavalier, à qui j'aurais dû faire faux bond.

Disons que les gars, ce n'est pas trop mon truc non plus.

Contrairement à Cass, qui use de son charme comme elle respire, je ne saurais même pas séduire le dernier homme sur terre, à la suite d'une apocalypse qui aurait décimé l'espèce humaine. Ça doit être une question d'aura. Selon Judith et Josiane, mes anciennes coéquipières du cours de PI et « amies » depuis la cinquième année, mon aura serait trop

sombre. Comme mes vêtements *grunges*. J'enverrais des ondes négatives. Je n'ai jamais vraiment cru à leurs histoires, mais peut-être qu'au fond elles ont raison. Peut-être que je devrais travailler mon look... et mon aura.

Reste plus qu'à savoir comment la rendre plus lumineuse et positive. En troquant mes t-shirts foncés contre des blancs? Et mes bottines noires contre des brunes? Pas question que je copie mes « amies » en teignant mes cheveux en blond, par exemple!

Pour en revenir au mystérieux « Luke » – j'ai toujours trouvé les prénoms anglais tellement plus *hot!* –, je l'ai vu le jour du bal, avec un groupe de jeunes adultes venus mettre la main à la pâte. Sa voix chaleureuse a fendu le silence du cimetière comme un feu d'artifice.

— Bon, écoutez!

Appuyé à la vieille cabane de jardin, dans un t-shirt gris et un jean *slim*, « Luke » souriait aux aspirants devant lui. Ils semblaient tous hypnotisés par son... aura charismatique.

— Si vous travaillez bien, je vous paie les hot-dogs, ce midi!

Des cris ont fusé. J'ai presque eu envie de m'inviter à ce dîner.

Il a frappé dans ses mains gantées et s'est redressé de toute sa hauteur. Il mesure cinq pieds onze? Six

Celle de trop

pieds? Peut-être plus? Il a une stature de quart-arrière et est un peu plus vieux que moi.

— Parfait, a-t-il conclu sans se départir de son sourire. Clara, Mindy, Carl, Marc-André et T, avec moi. Le reste du groupe, avec Sylvain. C'est parti! Bon avant-midi à tous!

Peu de temps après, les tondeuses à gazon ont enterré sa voix. Ça ne m'a pas arrêtée, j'ai continué de l'observer, quelques minutes encore. Puis des heures... et des matinées entières... chaque semaine... sans jamais oser aller lui parler.

Encore aujourd'hui – après des mois! –, il ne sait même pas que j'existe, et je gagerais ma jambe gauche qu'il s'appelle Jonathan ou Maxime, un nom commun qui n'a rien de vraiment mystérieux. Voilà pourquoi garder mes distances est la solution parfaite. De loin, je ne peux pas tout faire foirer. Encore. Et je suis libre de l'imaginer comme je veux... De croire qu'il vient d'une autre galaxie, inconnue des Terriens, et qu'il cherche des humaines pour peupler sa planète. Des filles solitaires, sans attaches, qui abandonneraient tout pour le suivre là-bas.

Ouais... Ce petit jeu débile a duré tout l'été!

Pas un seul jour n'est passé sans que j'invente, et réinvente, la scène de notre rencontre, les premiers mots qu'il m'adresserait s'il me débusquait dans mon coin isolé avec papi. Parce qu'il est clair qu'on ne peut pas compter sur moi pour agir, le rejet serait beaucoup trop humiliant! Non, qu'il reste « Luke », un fantasme,

est plus sûr. La réalité est si souvent décevante... Je veux pouvoir préserver cette image fictive de lui, qu'elle demeure intacte, parfaite, dans ma tête.

De toute façon, même si je me découvrais un courage insoupçonné aujourd'hui, il serait trop tard. Ça fait plusieurs jours que je n'ai pas aperçu sa tignasse noire au cimetière. Le groupe de jeunes adultes y viennent encore, mais une intervenante aux cheveux acier semble l'avoir remplacé, lui. Peut-être qu'il est malade ou qu'il lui est arrivé malheur. Je préfère croire qu'il est retourné sur sa planète sans égratignure ni problèmes... et sans moi.

Domage, s'il y a bien un moment où j'aurais voulu qu'on m'enlève, c'est la semaine dernière : pour éviter la rentrée scolaire. Deux mois de congé, ce n'est pas assez long. Il faudrait un rapport plus équilibré avec le nombre de semaines d'école. Du genre : six mois de vacances pour six mois d'école ! Surtout que, par un lundi si chaud et ensoleillé, c'est criminel d'être enfermée entre quatre murs. Dire que je pourrais être allongée dans l'herbe aux pieds de papi...

— Hé ! Tu comptes fixer la fenêtre durant tout le temps qu'on a ou quoi ?

La voix de mon coéquipier dont je n'ai pas retenu le nom me tire de mes pensées.

— Hein ?

— Le projet intégrateur, il faut se décider bientôt ! Tu es sourde ?

Celle de trop

— No... non.

Sa copine – Béatrice? Bénédicte? – lui décoche un coup dans le ventre, puis m’offre un sourire contrit. Son teint de porcelaine contraste parfaitement avec sa crinière de feu. Je ne serais pas surprise d’apprendre qu’elle n’a jamais vu le mot « échec » de près. On ne pourrait pas être plus différentes... Papi avait raison de comparer les humains aux légumes: certains sont compatibles et se marient bien, d’autres sont totalement opposés... comme la fraise et les brocolis. Une des premières associations à éviter qu’il m’a enseignées, en jardinage.

— Hum... Élé? ose la rouquine. Je peux t’appeler Élé? OK, poursuit-elle après mon haussement d’épaules, tu as sûrement aucune envie de recommencer tout ça, mais, si tu pouvais nous donner quelques conseils, ça nous aiderait. Qu’est-ce que ton équipe a fait, l’an passé?

Où a-t-elle appris que je reprends mon année? Est-ce que mon air de j’ai-envie-d’être-n’importe-où-sauf-ici m’a trahie? Dans tous les cas, ce n’est pas très judicieux de solliciter mon aide. Si j’ai redoublé, ce n’est pas pour rien. Puis elle risque d’être déçue par l’idée de Josiane.

— Un kiosque à baisers les yeux bandés à la foire du printemps, au profit de Leucan.

L’incrédulité brille dans le regard olive de mon coéquipier, la même que j’ai ressentie lorsque Judith a rallié le camp de Josiane.

— C'était ton idée ? lâche-t-il.

Mon regard ennuyé doit parler de lui-même. J'avais proposé bien mieux ! Enfin, je crois. Monter une serre collective derrière le centre communautaire, en hommage à mon papi, c'était mieux, non ? Je sais qu'il aurait adoré me *voir* mettre en pratique tout ce qu'il m'a appris depuis que j'ai l'âge de tenir un boyau d'arrosage. Pas de chance... Judith, la leader de notre équipe, a préféré les bisous. L'échange de microbes l'a donc emporté. Et papi a dû se contenter d'un minuscule plant de tomates, entre sa pierre tombale et les buissons qui la bordent.

Justement, il ne faut pas que j'oublie d'aller l'arroser ! Même s'il n'a rien produit de l'été...

— Qu'est-ce que tu avais proposé, alors ?

Son air sceptique a raison de mon assurance, je me dégonfle.

— Rien de... vraiment intéressant.

— C'est ce que je croyais, marmonne-t-il dans sa barbe composée de quelques malheureux poils. Je te l'avais dit, B, on aurait dû se mettre en équipe avec une *nerd*.

Ce qui lui vaut un autre coup dans l'estomac.

Témoin, notre professeur de PI s'apprête à nous rejoindre, mais ma coéquipière le convainc par un charmant sourire que ce n'est rien et il change aussitôt

Celle de trop

de cible. Pratique. Cass aussi maîtrise cette technique. Une chose parmi tant d'autres que je lui envie...

— Sois poli, Charles, le réprimande ma partenaire, une fois monsieur Bastien occupé avec d'autres élèves au fond de la classe. Et plus gentil.

Charles? Je ne l'aurais jamais deviné. Il a davantage une tête de Mathieu, avec ses cheveux bruns dépeignés et sa forte mâchoire. Il est pareil au petit ami crétin de ma sœur. Je me demande ce que Cass et elle peuvent bien leur trouver.

Comme une réponse, la cloche résonne dans les couloirs.

Je secoue la tête, puis range mes affaires. Le couple m'observe. Lui, avec un air renfrogné; elle, avec une envie de se racheter bien lisible sur son beau visage.

Je me lève au moment où la rouquine propose :

— On pourrait se voir tous les trois ce soir pour en discuter?

Charles lui fait les gros yeux. Elle se défend par un regard noir. Vient-elle de bousiller leurs plans à deux? Pour leur éviter une querelle d'amoureux, j'interviens :

— Je peux pas. Salut.

C'est ce soir que ma véritable punition commence.

Quentin vient m'aider à faire mes devoirs.

La rencontre

Après l'école, si je ne me rends pas directement au cimetière pour visiter papi, c'est que je dois tondre la pelouse de ses amis. Comme aujourd'hui. Et, grâce à son carnet d'adresses bien rempli, je gagne suffisamment d'argent, de juin à septembre, pour avoir le restant de l'année *off*. Et le plus beau? Je n'ai même pas besoin d'entretenir la conversation!

Mes clients sont absents la majorité du temps, soit encore au travail ou partis faire des commissions. J'ai juste à coincer ma facture dans la porte ou à la déposer sous le tapis de l'entrée une fois que j'ai terminé, puis ils me postent un chèque. Simple comme bonjour.

Papi a eu l'idée quand il a compris qu'aucun emploi ne me tentait vraiment. Travailler entre quatre murs, dans une boutique ou un restaurant, ce n'est pas pour moi. J'ai besoin d'être à l'extérieur, de respirer de l'air frais et de travailler physiquement. Comme quoi il me connaissait par cœur: j'adore ce boulot. Il n'y a que moi, le soleil et ma tondeuse, celle qu'il m'a

offerte en guise de « cadeau de départ » après plus de dix années de mes loyaux services.

Être son assistante de jardinage restera mon job préféré, même s'il me payait en Popsicle... Un potager couvrait presque entièrement le terrain avant de sa maison et contenait toutes les sortes de légumes possibles! J'avais arrêté de compter les heures que je passais là-bas, à écouter ses conseils et les erreurs à éviter selon lui, à enregistrer chacun de ses gestes et les étapes à suivre... Il me manque tellement, c'est fou.

Papi a d'ailleurs été mon premier client. Disons que sa pelouse était rapidement tondue, contrairement à celle que je fais en ce moment, mon plus gros contrat.

— Dernier mètre... et... j'ai fini!

J'éteins le moteur et mon Discman dans son étui à bandoulière, puis j'essuie mon front. On a beau être le 11 septembre, c'est encore la grosse chaleur, comme si on était en plein mois de juillet.

— Hé! Désolé de te déranger, mais saurais-tu où est la rue Rita?

Je me retourne, prête à demander à celui qui me parle de quel bout il parle, puisque la rue se scinde en deux dans le quartier, mais les mots meurent dans ma gorge. « Luke » se tient en bordure du terrain dans un t-shirt noir et un jean ajusté. Et il me parle. À moi, Éléonore Coulombe.

— Je... Je...

Celle de trop

Est-ce que je rêve éveillée?! Parce que je pourrais jurer que le gars que j'ai espionné tout l'été, priant qu'il m'aperçoive et me kidnappe, m'adresse enfin la parole! En vrai, sur la Terre. Aujourd'hui. Alors que je sue dans mon chandail des Colocs préféré et mon bermuda déchiré, avec mon casque d'écoute géant sur la tête!? Je l'arrache en vitesse.

Devant ma grimace, il ajoute en riant à moitié:

— Si tu ne le sais pas, ce n'est pas grave.

Je secoue la tête, incertaine de ce que je veux sous-entendre. Que tout ceci n'est pas possible? Qu'il se trompe: je sais où se trouve la rue Rita? Qu'au contraire, *c'est* grave de passer pour une attardée mentale devant lui? Si je pouvais articuler quelque chose, ça aiderait!

— OK... Pas de problème, m'assure-t-il, une main sur la nuque, dès que le silence devient trop pesant. Je vais la trouver, ne t'inquiète pas. Ça ne doit pas être bien loin...

À dix minutes à peine, en fait.

Il m'observe un moment avant d'agiter la main et de rebrousser chemin.

— Merci quand même!

Comme une pauvre fille, je le regarde partir et monter dans sa voiture. Mon mystérieux « Luke ». Ce n'est que lorsqu'il disparaît au coin de la rue que je me rappelle comment parler.

— Fait chier! râlé-je, me frappant le front de mon casque d'écoute.

Je n'ai jamais autant détesté ma cervelle d'écureuil qu'en ce moment! Papi, lui, aurait sans doute ri de la situation. J'ai presque envie de le faire. Ou bien de me mettre à pleurer. Les milliers de fois où j'ai imaginé cette rencontre, je réussissais cent fois mieux! J'étais comme Cass: brave et sans peur. Parfaitement normale.

Stupide, stupide, stupide...

Mon cellulaire interrompt ma torture. Je le sors de ma poche.

Cass

Tu es où ? Papa vient d'arriver.
Et il te cherche.

— Merde ! Il est déjà dix-sept heures quarante-cinq !

Je ne perds pas une seconde et texte ma sœur.

Je m'en viens.
Pas vu le temps filer.

Moi

Sa réponse *poppe* aussitôt.

Cass

Passe par l'arrière.

Je glisse mon téléphone dans ma poche et mes écouteurs autour de mon cou, avant de vider la tondeuse dans un sac, que je referme en un tournemain.

Celle de trop

Je l'abandonne au bord du chemin avec ses quinze copains, puis je récupère mes affaires sur le perron de monsieur Campeau et laisse ma facture sous le tapis de l'entrée. Ça y est, je peux mettre les voiles !

Durant tout le trajet jusqu'à la maison, en courant derrière ma tondeuse, je ne pense qu'à une chose... je n'aurai jamais le temps de prendre une douche !



À dix-huit heures une, je mets les pieds dans notre cour arrière.

— Tu es en retard, dit Cass dans le hamac sur la terrasse. Les parents sont furieux.

Ou plutôt mon père. Il est souvent fâché quand il est à la maison, comme si ça l'irritait de ne pas être au travail. Ma mère, rien à mon sujet ne lui fait ni chaud ni froid. Il n'y a que les prouesses de ma sœur et les revirements de situation dans ses émissions pour susciter une quelconque émotion chez elle...

Je reprends mon souffle et laisse la tondeuse près du cabanon. Je la rangerai plus tard.

— Quentin est là? demandé-je en gravissant les marches deux par deux.

— Pas encore.

Je soupire de soulagement.

— OK... Tu crois que j'ai le temps de prendre une douche? Je pue l'essence.

— Non. Et les rendez-vous, c'est fait pour être respecté, Élé, rétorque-t-elle, le nez dans un manuel, comme à son habitude. On jurerait que tu fais tout pour énerver les parents.

Et toi, tu fais tout pour leur plaire, tout le temps.

— Si tu le dis...

À travers la porte vitrée qui donne sur la salle à manger, j'aperçois ma mère derrière l'îlot de la cuisine, sa frêle silhouette penchée sur un bol de macaronis géant. Ses lèvres remuent et je sais qu'elle fredonne du Lynda Lemay : sa musique joue toujours quand la télé est éteinte.

— Je déteste les nouilles au thon, murmuré-je amèrement.

Ce n'est pas nouveau, mais ma mère s'en fout. Son menu ne diffère jamais. Lundi : nouilles au thon. Mardi : chop suey. Mercredi : pâté chinois. Jeudi : poulet à la grecque. Vendredi : lasagne. Samedi : pain de viande. Et dimanche : bœuf bourguignon. Impossible de me rappeler si elle a déjà dérogé à la tradition, sauf peut-être la fois où un virus l'a clouée au lit quand j'avais quatorze ans. Cass en a profité pour briser sa tirelire et nous payer de la pizza. Ça compte ?

— Mais qu'est-ce que tu fabriquais encore ? fait cette dernière.

Je me retourne. Son manuel repose désormais sur son ventre plat et ses mains disparaissent sous sa tête tournée vers le ciel. Ma sœur est impeccable dans sa

Celle de trop

jupe en jean et son chemisier blanc sans manches; sa longue tresse n'a pas un cheveu de travers. En comparaison, je fais tache avec mon look gazonneux et mes cheveux plats, aux épaules, légèrement collants.

— Je tondais la pelouse de monsieur Campeau.

Elle s'arrache à l'horizon. Un sourire triste étire ses lèvres pleines.

— Tu pourrais faire tellement mieux, Élé...

Je recule, sonnée. On croirait entendre ma mère: « Tondre des gazons? C'est pour les jeunes de douze ans. Arrête d'écouter les âneries de ton grand-père et trouve un travail convenable! » Ça fait mal.

— On peut pas toutes être des saintes, Cass. Désolée.

Une lueur mystérieuse danse dans ses iris caramel.

— Je souhaite qu'un jour ta réponse soit différente...

J'étouffe une plainte au creux de ma poitrine et secoue lentement la tête.

— Ça ne marche pas comme ça. Pas pour moi, en tout cas... Je vais me changer.

Je dis ça sans aucune conviction en me tournant vers la porte vitrée.

— Il y a que toi qui penses ça, chuchote ma sœur dans son hamac.

Et on se demande pourquoi. À cause de qui...

À dix ans, j'adorais tout ce qui touchait les astres, la lune, l'espace infini au-dessus de nos têtes. Je rêvais d'être astronaute. Puis j'en ai parlé à ma mère... « Devenir astronaute? C'est ridicule. Sais-tu combien de gens y parviennent vraiment? Très peu, alors trouve un autre métier. Infirmière ou médecin, comme ta sœur ; ça, c'est une profession honorable. »

Aujourd'hui, le seul désir que j'ai concernant l'espace, c'est de pouvoir m'introduire à bord d'une fusée et de m'envoler vers un monde meilleur. Loin du bordel qu'est ma vie. Loin de ma mère, de ses critiques et de ses éternelles comparaisons avec ma sœur, *sa* préférée.

— Dis à maman que je dors chez Mathieu, ajoute Cass dans mon dos.

Je ne me retourne même pas. J'entre dans la salle à manger.

— Salut, maman, je suis en retard, désolée.

— Tu sens le chien mouillé, dit-elle sans me regarder. Tu aurais dû tondre le gazon un autre soir. Belle erreur de ta part.

Je referme la porte, les mains cramponnées à la poignée.

— Où est papa ?

— Il est reparti. Une urgence au travail, .

Sa cuillère de bois atterrit de justesse dans l'évier, des morceaux de thon volent sur le plancher, puis ma

Celle de trop

mère ferme le bol de macaronis, qu'elle balance sans délicatesse dans le frigo.

— C'est ton soir de vaisselle, me rappelle-t-elle avant de se rendre au salon.

Je soupire, le cœur gros, à la vue du tas de chaudrons sales. Je dépose ensuite mon étui à Discman, mon casque d'écoute et mon sac à dos sur la table, puis je sors mes livres de maths. Dans la pièce voisine, la voix de Lynda Lemay est remplacée par la télé. Je ne suis pas surprise : ma mère réécoute pour la millième fois l'enregistrement de ses émissions. À présent, rien ne pourra la déloger de là. Pas même un feu. Parfois, je me demande... Si elle devait choisir, me laisserait-elle brûler pour sauver son enregistreur ?

Le carillon de la sonnette met fin à mes réflexions morbides.

— Va répondre ! Il n'attendra pas une éternité sur le perron gratuitement !

Je me dépêche et dévale les marches de l'entrée pour m'occuper de la porte.

— Des miracles, j'ai hâte de voir ça, au prix qu'il coûte..., continue de pester ma mère. On finance la deuxième moitié de son bac en enseignement...

Il est à l'université ?

— *Il* est ravi de te rencontrer, Éléonore, dit poliment l'intéressé par l'entrebâillement de la porte, un sac sur

l'épaule. Quentin Latourelle. Désolé de mon retard, j'ai...

Les feux d'artifice dans ma poitrine enterrent la suite.

Son véritable nom n'a rien de banal, en fin de compte! Quentin... C'est encore mieux que « Luke »! Quentin Latourelle et Éléonore Coulombe, ensemble deux soirs par semaine! C'est génial... Mes doigts se resserrent autour de la poignée. Oh non. Je n'ai pas changé de vêtements ni pris de douche! J'empeste trop pour passer la prochaine heure près de lui! Alors qu'il est si parfait...

— Je... peux entrer?

Sa voix me tire de ma rêverie.

Il affiche un large sourire qui rejoint ses yeux foncés sans une once de prétention. Je récupère mon cerveau parti en balade pour une seconde fois en moins d'une demi-heure et j'ouvre complètement la porte. Je recule pour lui permettre de s'avancer sur le palier au milieu de l'escalier menant au sous-sol. Une douce odeur de détergent à lessive flotte dans l'air. J'essaie malgré moi de deviner la marque qu'il utilise. Mission impossible. Et stupide. Je referme le battant du bout de mes Converse en me traitant de folle.

Un silence plane. Rien d'inconfortable pour moi. Comme avec les morts au cimetière, ça ne me fait pas peur. La présence de Luk... Quentin, beaucoup!

— On s'installe à la table? propose-t-il lentement.

Celle de trop

Ses iris marron semblent briller sous le faible éclairage du vestibule. Je hausse les épaules, le cœur déchaîné, avant de monter les marches la première avec le sentiment de ne plus savoir comment mettre un pied devant l'autre. Gauche, droite, Élé. Gauche, droite.

— Je n'ai pas le droit d'aller dans ta chambre, me glisse-t-il à l'oreille dès qu'il me rejoint.

Par réflexe, je m'écarte d'un bond pour l'empêcher de me sentir de trop près. Ses yeux vifs et intelligents m'étudient ouvertement. Son aplomb est déroutant. Ça vient peut-être à force de fréquenter l'université? Dommage, je n'y mettrai probablement jamais les pieds...

— Ordre de monsieur Coulombe, ajoute-t-il.

Mon cerveau met quelques secondes à retrouver le fil de la conversation.

— Oh... OK.

Mon père a le dernier mot, même absent. Comme si son droit de veto s'appliquait, peu importe combien de kilomètres nous séparent. Je déteste qu'il décide de tout, tout le temps. Qu'il régitte ma vie à distance.

— Pourquoi pas la terrasse? m'entends-je me rebeller pour la première fois en dix-sept ans. L'air frais, c'est... bon pour... aérer le cerveau.

Ma proposition lui soutire un petit sourire. Il se frotte le menton. Mes yeux enregistrent chacun de

ses mouvements avec un appétit grandissant. Ses cheveux noirs un peu fous lui cachent presque les yeux, sa peau olivâtre est parfaitement lisse et rasée de près. Son t-shirt épouse à merveille son imposante stature. Sans parler de son jean...

— Il n’y a pas de table.

— Je les déteste, elles... m’empêchent de bouger... librement.

Mais qu’est-ce que je raconte? Il va croire que je suis débile, c’est clair!

— Il y a autre chose que je devrais savoir que tu détestes avant qu’on commence?

Du coin de l’œil, je vois ses lèvres frétiller comme s’il contenait un fou rire. J’essaie de ne pas rougir. Ce que je déteste? L’impuissance. Le favoritisme. Les jugements. Les critiques.

— Des tas de trucs!

Je prends mes affaires sur la table et me sauve par la porte vitrée. Je la laisse ouverte derrière moi, comme une invitation silencieuse, puis je m’allonge dans le hamac avec le plus d’élégance possible. Cass aurait exécuté la manœuvre avec plus de grâce...

Quentin jette un œil en direction du salon, où la télé a repris.

— Je devrais aller me présenter, avant. Je reviens.

Il va saluer ma mère, qui le chasse :

Celle de trop

— Argh! C'est le moment crucial de l'épisode!

Quentin est vite de retour et prend place sur l'unique chaise de la terrasse, à droite du hamac. Disons que les repas en famille au grand air, ce n'est pas trop notre truc... Il m'observe sans esquisser de geste vers son sac. Je me tortille comme un ver de terre sous un microscope. Je préfère quand les rôles sont inversés, comme lors de tous ces avant-midi au cimetière... Dire qu'il est chez moi. Et qu'il sera mon tuteur perso pour les sept prochaines semaines!

— Tu aimes tondre des pelouses? Ou tu détestes ça?

Je secoue la tête, à moitié surprise qu'il m'ait reconnue. Avec mes vêtements sales, ce n'était pas trop difficile. Au moins, je n'ai plus mon casque d'écoute sur la tête. Il ne me reste qu'à prier que mes cheveux n'aient pas l'air trop gras!

— J'adore ça, lâché-je enfin. C'est... relaxant.

Devant son sourire en coin, j'ai un pincement au cœur. Est-ce qu'il trouve ça bizarre? S'il sourit, c'est positif, non? Je fuis son regard et ouvre mon manuel de maths. Mon cerveau n'arrive pas à enregistrer le fait que je discute avec « Luke ». C'est irréel et trop stressant! On dirait que je dois peser chaque mot pour éviter de faire une folle de moi.

— Ç'a été mon premier emploi, j'avais peut-être treize ans, raconte-t-il. Ç'a duré trois étés. J'ai pu

acheter ma première voiture avec l'argent que j'ai gagné.

— Oh, c'est... bien.

Enfin, je suppose. Je suis nulle pour combler le silence! J'ai imaginé cette conversation tellement de fois et, maintenant que mon souhait se réalise, je ne suis pas fichue de trouver un seul truc intelligent à partager!

— J'ai... un vélo.

Ça le fait rigoler. J'ai envie de me jeter en bas de la terrasse.

— Les vélos, c'est bien aussi. Moins rapide, mais ça te mène du point A au point B.

— Il est brisé, précisé-je sans pouvoir m'arrêter. Mais mes jambes fonctionnent assez bien. Je peux me déplacer partout. À l'école, chez mes clients, au cime...

Je me tais. Il éclate de rire. En l'entendant, c'est plus fort que moi, je lâche mon manuel des yeux pour découvrir les siens. Je soutiens son regard à peine vingt secondes, avant de retrouver la sûreté des exercices imprimés devant moi.

— Tu n'es pas ce que je croyais, Éléonore Coulombe.

Je jongle avec ses mots un moment, sans savoir comment les interpréter.

Celle de trop

Au risque de le voir se payer ma tête, je lui demande quand même :

— Et c'est... une bonne chose ?

S'il abandonne la partie dès la première séance, mon père sera plus que furieux. Il sera... enragé ? Puis je n'ai aucune envie d'être séparée de Quentin !

— C'est parfait, m'assure-t-il en tirant de son sac un manuel identique à celui que j'ai sur les cuisses. Sinon, qu'est-ce que tu attends de nos séances ?

Perdue, j'incline la tête. Ce que j'attends ? Qu'il m'aide à faire mes devoirs ?

— Je comprends pas.

— Ton but à toi, c'est quoi ? insiste-t-il avec douceur.

— Je... je sais pas trop.

J'ai l'habitude qu'on me dise quoi faire, pas l'inverse.

— J'aimerais que tu choisisses quelque chose pour jeudi, d'accord ?

Je ne sais toujours pas. C'est lui, le « prof », c'est lui qui devrait décider du programme, comme à l'école. Dieu sait que là-bas on n'a pas trop notre mot à dire.

Devant mon mutisme, Quentin énumère sur ses doigts :

— Rien d'illégal, de dégradant ou qui nécessite des déguisements. Je déteste me déguiser, longue histoire, élude-t-il pour je ne sais quelle raison. Mais tu dois trouver un but rapidement si tu souhaites y parvenir et te réaliser pleinement. Sept semaines, c'est vite passé.

Il semble si convaincu de ce qu'il avance... et il attend une réponse!

J'acquiesce lentement, tout en essayant de le déchiffrer. Est-il vraiment aussi décontracté? Aussi transparent? Ou n'est-ce qu'une façade de première séance « pour faire bonne impression »?

— Parfait. Commençons. Et, si tu travailles bien, peut-être que tu pourras me montrer ton vélo... pour voir si je suis capable de le réparer. D'accord?

Je ne trouve rien de mieux à faire que de hocher la tête. Il m'adresse un clin d'œil qui affole mon cœur et se penche vers moi pour lire le numéro de page dans mon manuel. Je fonds de l'intérieur.

J'espère que ce n'est pas qu'une façade. J'espère que ce gars devant moi est le véritable Quentin Latourelle.

Jusqu'à présent, il surpasse de loin toutes les versions de « Luke » que j'ai créées dans ma tête...